

et Du Cantel fut maintenu, malgré les efforts désespérés qu'il prodiguait.

—Mais il est enragé ! s'écria le sergent. S'il ne se tient pas tranquille je l'éventre.

—Gardez-vous-en bien ; il faut l'amener vivant ! s'écria le chef de l'escorte. Le voilà tranquille. Allons ! enfants, prenez-le et tenez-le bien. Et vous, sergent, venez ici que je vous dise les mots de passe.

Et se penchant à son oreille :

—Victoire ! murmura-t-il.

—Gloire ! lui répondit le soudard. Voilà deux mots bien choisis, ajouta-t-il, car il y a vraiment honneur à s'être emparé de ce redoutable gredin.

—Honneur et profit que vous partagerez, sergent, compléta gracieusement l'officier.

La troupe franchit la porte, entraînant ses prisonniers, Du Cantel et Lafouine.

Celui-ci, avant d'arriver sous les murs de Rouen, avait été solidement bâillonné et quatre hommes le serraient de près, rendant ainsi tout cri, tout mouvement suspect impossibles.

Le paysan avait assisté à quelques pas de là aux péripéties qui avaient marqué l'entrée du cortège dans la ville.

Dès que la porte se fut refermée sur le dernier homme, il leva les deux bras au ciel, en signe de joie et de triomphe. Puis il reprit rapidement la route qui conduisait aux bois de Malaunay, et disparut dans la nuit.

CHAPITRE XXXI

Où le lion prend la peau du renard.

Nous avons laissé, dans un chapitre précédent, Du Cantel enveloppé d'ennemis qu'il tenait en respect grâce au moulinet terrible de la lourde crosse de son mousquet.

Mais la partie était trop inégale pour qu'il ne dût pas promptement succomber.

Son attaque rapide avait un moment déconcerté les soldats du major qui s'étaient jetés sur lui et les avait fait reculer.

Mais ils s'étaient formés en un cercle qui maintenant allait peu à peu se rétrécissant et devenait infranchissable.

Cette bande circulaire, hérissée de fusils et d'épées, tenait notre héros comme en échec, et s'il n'était pas immédiatement immolé, si ses adversaires retenaient leurs coups, c'est grâce à la certitude qu'ils avaient de le prendre presque sans lutte.

—Il ne faut pas détériorer notre gibier, ricana le major.

—Nous en aurons un meilleur prix, ajouta un sergent.

—Deux mille livres, si nous le prenons vivant, dit un soldat.

—Allons ! rends-toi ! ordonna de Vieuport à Du Cantel.

Celui-ci ne répondit pas.

Debout, hautain, l'attitude terrible, le regard fixé sur cette circonférence d'hommes dont il formait le centre, il cherchait une partie faible, l'endroit où il pourrait bondir et rompre ce lien vivant qui l'enserrait.

—Le taureau va nous faire sentir ses cornes, dit un officier. A vouloir trop le ménager, vous allez faire estropier quelques-uns des nôtres.

—Faut-il lui casser une patte ? demanda le sergent en épaulant.

—Non, bas les armes ! commanda le major. Je veux l'avoir vivant et intact. Nous le promènerons demain comme une bête curieuse à travers les rues de Rouen.

—Dans tous les cas, tu ne le verras pas, cria une voix railleuse qui partait, à dix pas derrière les soldats, du haut des ruines de la maison de chasse.

En même temps un coup de feu retentissait, et le major de Vieuport roulait à terre, frappé en pleine poitrine.

Une formidable exclamation d'étonnement et de rage s'éleva du sein de la troupe qui s'était subitement retournée.

Le grand Louis, debout sur un mur à demi écroulé, s'offrit à leur regards, pressant en roye dans ses mains l'arme qui avait frappé leur chef.

Après quelques secondes d'hésitation, causée par la surprise, les soldats allaient s'élaner pour venger le major ; mais ils se trouvèrent tout à coup cernés par une troupe nombreuse qui tombant sur eux à l'improviste les enveloppa à leur tour dans une ceinture de fer.

Ce fut un carnage horrible.

Le grand Louis, abandonnant son fusil, et saisissant le baliveau qu'il avait coupé dans le bois, fit un large abattis parmi la troupe dont les cadavres jonchèrent bientôt les abords de l'asile des proscrits.

L'attaque avait été si prompte, si foudroyante, que pas un des hommes du major n'avait pu se défendre, et tous furent exterminés, sans que la petite armée de Du Cantel eût éprouvé la moindre perte.

Pas un soldat ne resta pour alier porter la nouvelle de ce désastre.

Un homme pourtant avait échappé au massacre.

C'était Lafouine.

Le traître avait d'abord assisté avec un commencement de vive satisfaction, à la capture de Marie-Jeanne et de tous les malheureux qui se trouvaient avec elle dans ce coin de refuge.

Mais ce qui avait complété sa joie, c'est lorsqu'il avait vu Du Cantel pris dans l'embuscade que lui avait tendue le major. Il s'était glissé entre les rangs des soldats qui enfermaient dans leur cercle vivant le héros de Malaunay ; il avait assisté, non sans dépit, aux ridicules bravades du major. Il ne comprenait pas qu'on ne mit pas tout de suite un ennemi aussi redoutable dans l'impuissance de se défendre.

Mais lorsqu'il vit le baron de Vieuport frappé à mort, lorsqu'il aperçut, surgissant tout à coup, comme un génie vengeur, la figure formidable du grand Louis, il reçut une telle commotion de surprise et d'effroi qu'il fut comme paralysé. Une pâleur effrayante se répandit